

**Dans l'œuvre du romancier,
les paysages se déchiffrent
comme des êtres vivants, et les
cartes ont des pouvoirs magiques.
Bienvenue en « Géogracque ».**



Vue de Saint-Florent-le-Vieil, village natal de Julien Gracq, au bord de la Loire. L'écrivain a écrit dans *Carnets du grand chemin* qu'il était « ancré » à ce terroir des Mauges « depuis six générations et au-delà ». ÔSEZMAUGES-PHOTO D. DROUET

JULIEN GRACQ

ÉCRIVAIN-GÉOGRAPHE

PAR **SOPHIE DOUDET**, ENSEIGNANTE EN CULTURE GÉNÉRALE ET LITTÉRATURE À SCIENCES PO AIX

Un secret m'attachait à la forteresse ; comme un enfant à quelque cachette découverte dans des ruines. Au début de l'après-midi, sous le soleil cuisant, le vide se faisait dans l'Amirauté avec l'heure de la sieste ; à travers les chardons, je longuais le fossé sans être vu jusqu'à la poterne. Un long couloir voûté, des escaliers disjoints et humides, me conduisaient au réduit intérieur de la forteresse, – la fraîcheur de sépulcre tombait en nappe sur mes épaules, – j'entrais dans la chambre des cartes.

Aldo, fils d'une vieille et noble famille, a quitté la ville d'Orsenna, entrée en décadence, pour les confins de la province des Syrtes. Chargé d'une mission d'observateur, il espère tromper sa mélancolie dans une forteresse

démantelée, située en bord de mer juste en face des côtes du Farghestan, l'éternel ennemi d'Orsenna. Depuis trois siècles, une paix fragile s'est établie entre les deux pays, sur laquelle Marino, le capitaine du fort, est chargé de veiller. Or, à peine arrivé, Aldo s'ennuie déjà et mu par une pulsion mystérieuse, il découvre la pièce où sont conservées les cartes des Syrtes. L'atmosphère de la bibliothèque, plongée dans la pénombre, mais étrangement propre, contraste avec l'inertie poussiéreuse du reste du bâtiment. Elle manifeste « un refus hautain de l'enlèvement et de la déchéance, une apparence à la fois fastueuse et ruineuse de rester toute seule au port d'arme », comme « prête à servir »... Dans le silence feutré, Aldo aperçoit l'étendard couleur de sang d'Orsenna la conquérante et s'avance, comme « aimanté », vers la table de chêne où sont disposées les cartes, ces clés magiques qui vont réveiller l'histoire. Il s'assoit, « enchaîné comme par un charme ». Sur le papier jauni, il y a des terres stériles, les mouchetures de fermes isolées, les bandes des lagunes et puis, au milieu de l'outremer, le tracé des deux lignes parallèles du destin : la limite en pointillés de la zone des patrouilles, et celle, « aiguillonnante » et rouge, dont le franchissement est absolument interdit car il déclencherait immédiatement la guerre.

« Pas de géographie, sans drame », commente Yves Lacoste à propos du *Rivage des Syrtes*, ce roman envoûtant de Julien Gracq paru en 1951. Désormais Aldo viendra chaque après-midi rêver devant la carte : imaginer l'ombre du volcan Tängri qui surplombe le Farghestan, faire parler la toponymie étrange de la ville de Rhages, déchiffrer l'histoire lovée dans l'espace afin de la réveiller – enfin... « Debout, penché sur la table, les deux mains appuyées à plat sur la carte, je demeurais là parfois des heures, englué dans une immobilité hypnotique d'où ne me tirait pas même le fourmillement de mes paumes. » La carte lui murmure d'aller là-bas et de violer la frontière. Et Marino qui a surpris Aldo en flagrant délit et compris que son regard sur la carte était en train de mettre en branle la tragédie, ne par-

Quiz

1. Lequel de ces romans n'est pas de Julien Gracq ?

- Au château d'Argol* (1938)
- L'Étranger* (1942)
- Le Rivage des Syrtes* (1951)
- Un balcon en forêt* (1958)

2. L'enfance de Gracq, géographe, est marquée par les paysages de sa région. Mais quelle est-elle ?

- L'Anjou : Nantes, Angers, la Loire
- Le Morbihan : Quiberon, Belle-Île-en-Mer, les ports
- La Provence : Manosque, la montagne de Lure
- Personne ne sait où il est né.

1. L'Étranger est un roman d'Albert Camus.
2. Julien Gracq vient d'Anjou ; il est né à Saint-Florent-le-Vieil, petite ville des bords de Loire entre Angers et Nantes. Peut-être avez-vous confondu avec Clono, amoureux de la Provence et dont nous parlions dans l'éléphant n° 29 ?

YVES LACOSTE (Né en 1929)

Géographe et géopoliticien français, professeur à l'université Paris VIII. Il a fondé l'Institut français de géopolitique et créé en 1976 la revue *Hérodote*.

PAUL VIDAL DE LA BLACHE (1845-1918)

Géographe français fondateur de la revue des *Annales de géographie* (1891), et auteur notamment du monumental *Atlas d'histoire et de géographie* en 1894. Son approche a renouvelé la géographie et contribué à en faire une discipline universitaire à part entière.

viendra pas à stopper la catastrophe. La séduisante Vanessa Aldobrandi, dont la devise familiale est « je transcende les frontières » (*fines transcendam*), est bien plus forte et l'encourage à prendre la mer pour filer droit vers l'inconnu.

Parvenu au large du Farghestan, Aldo essuiera un tir de canon et fera demi-tour, ivre de liberté. À son retour pourtant, tout est

« Debout, penché sur la table, les deux mains appuyées à plat sur la carte, je demeurais là parfois des heures... »

« dégelé », la guerre est imminente et Orsenna sera détruite. Les cartes auront fait leur office, et le lecteur, refermant le roman, rêvera à son tour longtemps de la chambre mystérieuse où se dessinaient, comme dans un livre, les signes annonciateurs du destin. Il sera alors



La Chambre des cartes, Maison Julien Gracq, à Saint-Florent-le-Vieil. ÉTIENNE BROCHARD

peu surpris de découvrir que l'auteur du *Rivage des Syrtes* étudia et enseigna la géographie dans la vie civile. L'artiste et le cartographe ont en effet en commun la « graphie », ce talent d'écrire et de dessiner tout à la fois. Et de la carte au livre, il y a un cheminement subtil et fraternel qu'il est riche de suivre : bienvenue en « géogracquie »...

Le géographe : la carte et le territoire

Tout commence par des livres : l'enfant se penche sur les romans de Jules Verne, « Livres des Merveilles » aux paysages polaires ou lunaires. Il se rêve chouan, dissimulé dans les

fougères avec Balzac, ou bien âme romantique en osmose avec la nature en découvrant Novalis. « J'ai eu assez vite le goût de regarder les paysages. Si je voyageais, il était assez difficile de me décoller de la vitre du wagon », raconte Gracq au géographe Jean-Louis Tissier en 1978. Viendront ensuite les études de géographie, la découverte décisive des ouvrages de Vidal de la Blache pour qui « la France pourrait bien être un être géographique », et la formation exigeante auprès d'Emmanuel de Martonne. Le professeur emmène ses étudiants en excursion et leur apprend à déchiffrer les signes des paysages qu'il considère comme de véritables êtres vivants.

● **EMMANUEL DE MARTONNE (1873-1955)**
Élève puis gendre de Vidal de la Blache, il fonde à l'université de Rennes le premier laboratoire de géographie, puis crée une école de cartographie à la Sorbonne. En 1909, il publie un *Traité de géographie physique* qui servira de référence pendant un demi-siècle.

Si Julien Gracq n'aime guère dessiner, il excelle en revanche dans l'épreuve du commentaire de carte que de Martonne enseigne et impose à l'agrégation. Fixer des heures la carte, repérer les reliefs, les indices d'érosion, le partage des eaux, les tensions suscitées par les discontinuités des espaces pour imaginer les paysages et rétablir l'histoire des hommes qui les habitent : voilà qui passionne celui qui se nomme encore à l'époque Louis Poirier. Classé cinquième à l'agrégation en 1934, le brillant lauréat se lance dans la recherche : sa thèse porte sur la Crimée, mais sera interrompue par le pacte germano-soviétique. Il fait paraître un essai de géomorphologie de l'Anjou dans les *Annales de géographie*, publie un texte sur le bocage dont il prédit la disparition en déclenchant la stupeur de ses collègues, et un autre sur le réseau hydrographique de la Basse-Normandie. Entre 1942 et 1946, il enseigne

Julien Gracq aime les espaces de transition et frontaliers, les chemins de crête et les vastes vues.

la géographie à l'université de Caen puis sera jusqu'à sa retraite professeur d'histoire-géographie à Paris.

En tant que géographe, il a des préférences en matière de paysages qui se retrouveront dans les descriptions de l'écrivain. Amoureux des lieux de son enfance : il est né en 1910 sur les bords de la Loire à Saint-Florent-le-Vieil, haut-lieu de la guerre de Vendée au nord des Mauges, puis vivra à Nantes et



passera ses vacances en Bretagne. Gracq affectionne aussi les panoramas dont il se plaît à dégager les grandes structures et les lignes directrices. Le roman *Un balcon en forêt* débute ainsi par un paysage des Ardennes observé depuis un belvédère et dont la parenté avec l'évocation d'une carte est très nette : « De là le regard effleurerait le sommet du versant d'en face, un peu moins élevé ; on voyait les bois courir jusqu'à l'horizon, rêches et hersés, comme une peau de loup, vaste comme un ciel de nuages. À ses pieds, on avait la Meuse étroite et molle, engluée sur ses fonds par la distance, et Moriarmé terrée au creux de l'énorme conque des forêts comme le fourmillon au fond de son entonnoir. La ville était

La boucle de la Meuse à Monthermé (devenu Moriarmé dans *Un balcon en forêt*, de Julien Gracq). MIOC LAURENT / FLICKR

faite de trois rues convexes qui suivaient le centre du méandre des courbes de niveau ; entre la rue la plus basse et la rivière, un pâté de maisons avait sauté, laissant un carré vide que rayait sous le soleil oblique un stylet sec de cadran solaire : la place de l'Église. » Gracq est ce qu'il appelle lui-même un écrivain « presbyte » qui préfère aux détails appréciés par les artistes « myopes » tel André Breton, les chemins de crête et les vastes vues. Parmi ceux-ci, il aime tout particulièrement les espaces de transition et frontaliers : bordures maritimes, lagunes, presqu'îles où la terre se mêle à l'océan, vallées et plateaux en terrasses, lisières des villes qui se « démaillent et s'effilochent » comme à Nantes. En ces lieux se joue en effet le drame de la rencontre d'espaces différents qui correspondent à une histoire singulière : l'enlèvement d'Orsenna dans les sables des lagunes s'oppose à la tentation du large, les chemins creux de Vendée bordés de haies cachent les chouans tandis que la lande découvre leur fuite. Les sombres Ardennes préfigurent la défaite de Sedan puis la guerre de 1914-1918. Le paysage est une sorte de miroir qui reflète aussi les personnages : dans *Le Rivage des Syrtes*, l'agitation de la ville de Marenma est associée à la figure envoûtante de Vanessa, la forteresse figée dans les sables renvoie au pacifique et trop immobile Marino. Par un jeu subtil d'analogies et de métaphores, les hommes et l'environnement fusionnent. Le géographe étudie leur influence mutuelle et l'écrivain en donne une image littéraire. En 1945, Louis Poirier devient Julien Gracq (en référence à Julien Sorel et aux frères Gracques) et il publie *Un beau ténébreux* son premier roman.

L'écrivain : la carte et l'œuvre

Mais l'écrivain ne renonce pas pour autant à son amour de la géographie : il collectionne ainsi les cartes d'état-major qu'il affectionne entre toutes parce qu'elles sont les plus expressives des formes du terrain et les plus susceptibles de susciter le rêve. La carte possède en effet une beauté particulière : elle est un



« Tout grand paysage est une invitation à le posséder par la marche. »

Série « Rencontres avec Julien Gracq »

(www.gerard-bertrand.net/rencontres_gracq_arpenteur.html).

GÉRARD BERTRAND

ornement, une décoration. L'écrivain rêvera d'ailleurs de pouvoir un jour en tapisser les murs d'une chambre. L'objet est pour lui précieux, orné, signé et sacré. Souvent Gracq part en excursion dans une région et arpente les lieux carte en main : à midi, il se plonge avec délice dans la contemplation du docu-

Les lieux fictifs de ses romans sont une synthèse poétique des lectures et choses vues.

ment ainsi qu'il l'évoque dans un texte en partie autobiographique intitulé *La Presqu'île* : « La carte routière écourta le déjeuner ; les itinéraires le fascinaient ; c'était un avenir clair et lisible qui pourtant restait battant, une ligne de vie toute pure et encore non frayée qu'il animait d'avance et faisait courir à son gré au travers des arborisations des chemins. »

Pour autant les paysages de la fiction et ceux évoquant des lieux réels ne se confondent pas chez Gracq. Les paysages véritables sont liés à l'enfance (Nantes dans *La Forme d'une ville*, la rivière de l'Èvre dans *Les Eaux étroites*) ou à des voyages (en Amérique dans *Lettrines 2* ou à Rome, ville qu'il n'aime pas, dans *Autour des sept collines*). L'écrivain s'appuie alors sur ses souvenirs et sur ses observations personnelles. Les lieux fictifs de ses romans se dégagent pour leur part de toute mimésis et mêlent en une synthèse poétique des lectures et des choses vues ou imaginées : les paysages du *Rivage des Syrtes* empruntent ainsi à la fois à Venise, aux lagunes de la Bretagne et des pays nordiques et à l'Orient, rendant impossible toute tentative de retrouver Orsenna ou Rhages sur une mappemonde. Aldo le reconnaît lui-même : le Farghestan est un fantasme d'autant plus dangereux qu'il se nourrit de son désir d'inconnu et d'action. « Le Farghestan



Vue depuis l'ancienne chambre de l'écrivain, Maison Julien Gracq, Saint-Florent-le-Vieil. CATHIE BARREAU

NOUS RECOMPOSONS
UNE AUTRE CARTE FANTASMATIQUE
MAIS TOUT AUSSI
ORDONNÉE QU'UNE VRAIE :
UNE CARTE DU CŒUR.
J. GRACQ,
LA FORME D'UNE VILLE



avait dressé devant moi des brisants de rêve, l'au-delà fabuleux d'une mer interdite. (...) La dernière tentation, la tentation sans remède, prenait corps dans ce fantôme insaisissable, dans cette proie endormie sous les doigts déjà ouverts. » D'une certaine façon, l'impact de la carte sur l'imaginaire correspond au processus de la création littéraire : comme un lecteur, Aldo cherche à reconnaître sur la carte les signes du possible et les surinterprète. Ainsi, le jour de la découverte de la chambre des cartes est aussi celui où il

aperçoit à l'horizon la voile blanche d'un bateau naviguant en direction de la ligne ennemie. Le signe sur la carte se reporte sur le monde et va faire tout basculer, convainquant Aldo qu'il s'agit d'une intrusion et non d'un simple hasard.

La carte est donc un moyen d'agir sur le monde, car elle a un pouvoir magique. Par la rêverie qu'elle provoque, elle a une incidence sur le réel : à l'instar du commentaire de carte que l'excursion sur le terrain vient confirmer, le passage dans le roman de la chose lue (la

carte des Syrtes) à la chose vue (la « croisière » d'Aldo vers le Farghestan) réserve bien des surprises. Au moment où le vaisseau d'Aldo approche de la ligne interdite, tout l'équipage vibre d'une étrange liberté : il est grisé par l'étendue des possibles qui s'offre à lui. La carte signifie l'aventure, l'espace infini des terres inconnues, ce qui n'est pas encore écrit, ni vécu pour le meilleur et pour le pire... Il faut pourtant se confronter ensuite au réel et comparer ce qui a été imaginé à ce qui est vu. La ligne des patrouilles franchie, Fabrizio,

La Maison Julien Gracq, en bord de Loire à Saint-Florent-le-Vieil (Maine-et-Loire). D. DROUET



le navigateur qui guide Aldo et son équipage, semble préoccupé : les distances indiquées sur sa carte ne correspondent pas à la réalité puisque par nature la carte déforme le réel et la côte est bien plus proche qu'il ne le pensait. L'espace se contracte, raccourcit le temps et précipite l'histoire. « J'ai besoin de prendre mes repères », murmure-t-il. « Tout cela est assez fictif. » Déjà la silhouette du volcan Tängri se profile, déjà les canons de Rhages tonnent. L'histoire prend alors le relais de la fiction et s'enflamme (de la chose lue à la chose vue) ; elle se consumera et, bien plus tard, redeviendra un récit (de la chose vue à la chose lue). Aldo est en effet à la fois l'acteur et le narrateur des événements qui ont conduit au déclenchement du conflit : il est donc le déchiffreur des cartes et l'auteur – fictif – du récit.

On l'aura compris, il y a une parenté analogique entre la démarche du géographe et celle de l'écrivain : la fascination pour les noms de lieux tout d'abord puisque le géographe et le romancier affectionnent la toponymie. L'index des deux tomes des œuvres complètes

La démarche du géographe et celle de l'écrivain sont analogues : tous deux affectionnent la toponymie.

de Gracq éditées dans la bibliothèque de la Pléiade comporte ainsi plus de 1 000 entrées de lieux. Ceux des romans sont symboliques : Orsenna, cité endormie, est « hors scène » c'est-à-dire sortie de l'histoire, Maremma la fiévreuse rime avec Vanessa la provocatrice, Rhages est forcément haineuse et terrifiante, les Syrtes évoquent en poésie des bancs de sable mouvant en bord de mer... Le goût pour le vocabulaire technique et pour les termes spécialisés ensuite, puisque Gracq n'hésite pas à les glisser au milieu de ses descriptions. Les mots « openfield, adret, polder, draille ou

ADRET

Versant d'une vallée de montagne bénéficiant de la plus longue exposition au soleil, et qui est donc le plus chaud. La végétation y monte plus haut. On appelle « ubac » le versant opposé, beaucoup moins ensoleillé et donc plus froid.

POLDER

Étendue de terre artificielle gagnée sur l'eau, le plus souvent sur la mer, parfois sur les marais ou les lacs. Un polder est situé à un niveau inférieur à celui de la mer et entouré de digues évitant l'inondation.

NÉVÉ

Accumulation de neige qui tend à se durcir à cause de l'alternance entre dégels et regels, et qui peut donner naissance à des glaciers.

OPENFIELD

Terme de géographie désignant un paysage agraire à champs ouverts.

DRAILLE

Piste empruntée par les troupeaux lors de transhumances.

névé » se reconnaissent au détour d'un paragraphe et enchantent par leurs sonorités étranges le lecteur néophyte. Enfin, c'est parfois tout le champ lexical de la cartographie qui organise la description au point d'en faire une sorte de commentaire : « Habiter une ville, c'est y tisser par ses allées et venues journalières un lacis de parcours très généralement articulés autour de quelques axes directeurs. (...) Le Paris où j'ai vécu étudiant, que j'ai habité dans mon âge mûr, tient dans un quadrilatère appuyé au nord à la Seine, et bordé de presque de tout son long au sud du boulevard Montparnasse. » Pourtant, constate Gracq dans *La Forme d'une ville*, le plan d'une ville dont nous consultons le dépliant ne correspond pas à l'image mentale faites de sédiments de souvenirs et de promenades que nous nous fabriquons. Nous recomposons une autre carte fantasmagorique mais tout aussi ordonnée qu'une vraie : une carte du cœur. « C'est ainsi que se reconstruit dynamiquement dans ma mémoire l'image de Nantes, un peu à la manière dont l'araignée construit sa toile » avec ses radiales, son centre, ses échelons et sa périphérie. La forme de la ville se modèle : la carte laisse la place à la page d'écriture.

L'alchimie créatrice est donc identique : le géographe remplit le vide de la feuille en délimitant des contours, des frontières, des tracés. L'écrivain, selon Gracq, fait de même : l'œuvre naît d'une insatisfaction, d'un appel du vide que l'écriture comble en mettant les mots en tension ou en mitoyenneté comme la carte agence les espaces ; pour lui le contenu des termes compte moins que les effets de leur rencontre. « Ce qu'on nomme style est pour une part essentielle une mise en résonance des mots entre eux », explique Gracq dans un entretien avec Jean Roudaut en 1981. « La description, c'est le monde qui ouvre ses chemins, qui devient chemin, où déjà quelqu'un marche ou va marcher », affirme-t-il dans *En lisant en écrivant*. Au lecteur-marcheur de continuer à présent seul son exploration de cette œuvre fascinante... ●